

lachrimae antiquae novae¹

corinne rondeau

Massacre des innocents ; Adieu du Christ à sa mère ; Disciples au tombeau ; Marie-Madeleine, les larmes ne manquent pas dans l'histoire de la peinture. Incontinentes et indécidables, les larmes sont ce qui reste de silence dans le récit ; ce qui reste de la souffrance tant qu'elle n'a pas détruit celle ou celui qui pleure. « Toutes les Larmes sont des Pleurs, mais tous les pleurs ne sont pas des Larmes » écrivait Marin Cureau de la Chambre, médecin et philosophe du XVII^e siècle. Tous les pleurs sont contingents et discontinus, mais les larmes sont la continuité de l'être, ce qui se conserve sans la moindre cause, persévère le temps de la vie et se conserve telle une perpétuité de l'esprit. Sans origine visible, ni de fin déterminée, c'est au singulier qu'il faut l'écrire, comme on dit la passion de l'âme, La larme. Elle nous tient respectueusement au bord d'une connaissance avec sa ligne ondoyante de l'esprit sur la chair, mi-hiéroglyphe d'une émotion échappant au langage, mi-événement d'une fonte de l'âme qui dilue toutes limites. Pourtant la larme se répand vers le dehors plus qu'elle invite à l'intériorité. C'est son paradoxe.

I'm too sad to tell you (1971) est un film de 3'34 de Bas Jan Ader. Cataracte de larmes, paupières très basses, visage brillant, crispation des traits par instant, main essuyant les joues, sanglots, le film effleure l'effacement. Pourquoi pleurer ? Question sans avenir. Pas de mots pour attraper la tristesse (*too sad*), juste dire qu'on ne peut pas dire. Juste assez de mots (*to tell*) pour sentir qu'il y a une réserve (*you*). Curieux les commentaires qui en appellent au romantisme ou à la mélancolie afin de mettre des mots là où un autre est à faire venir.

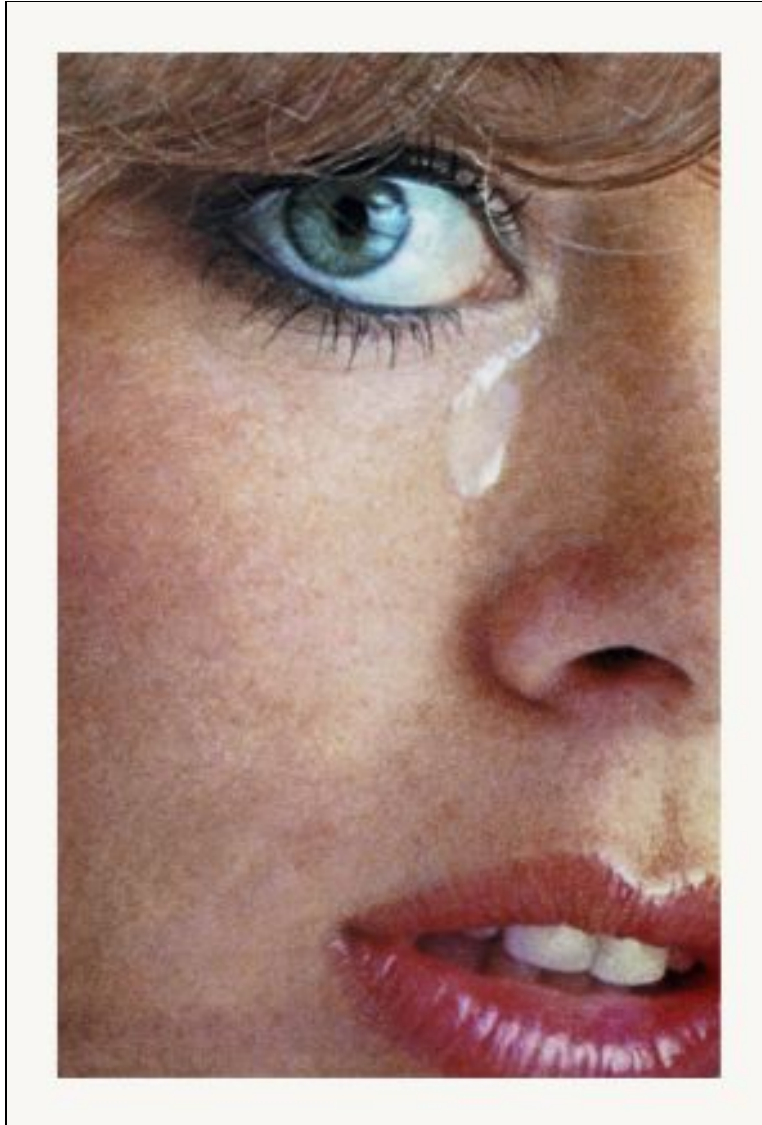
En regardant fondre et s'effondrer le visage de Bas Jan Ader, ce qui frappe c'est le plan serré sur ce qui ne connaît ni début ni fin. Juste un cadre pour résister à la destruction en se dissolvant. Se dissoudre n'est-ce pas toujours être ici et là sous une autre forme ? Il y a de la gravité dans la dissolution, même si elle déplace le caractère physique de la pesanteur. Sa dernière œuvre, *In search of the miraculous* (1975), est moins imprévue qu'inachevée. Personne ne l'a vu disparaître de son petit voilier qui ralliait Cap Code à la Hollande. Bas Jan Ader a rendu la performance à son mystère : elle est le lieu d'un corps sans lieu, le ressassement d'une geste jusqu'à n'être presque plus rien. Se fondre dans un lointain comme au plus fort des sanglots ne laisser aucune trace de son existence. La performance s'astreint à poser une question sans réponse : comment faire corps ?

Série *Woman Crying* (2016) de Anne Collier. Photographies de photographies de magazines des années 50-80 recadrées, agrandies, choisies au motif de son titre, femmes pleurant par gros temps de la démocratisation pornographique. Il ne s'agit pas de pleurer sur la femme réifiée par l'image, ni sur la fétichisation par réappropriation d'images faites par des photographes hommes. En donnant à voir la moitié d'un visage et une larme, en expulsant le sujet par le recadrage, Anne Collier isole chaque image de la série, soustrait chaque visage à sa totalité, et, paradoxalement, les individualise. Une seule larme exhibée et le pathos est évacué. Elle intrigue par le grossissement, radicalise le point de vue. Élargissant le champ du visible, l'artiste nettoie le discours de toute valeur morale, aplanit l'espace et le tend irrémédiablement vers un hors-champ : l'horizon d'un corps autre. À la toute-puissance de la page glacée, à son fantasme impalpable, sourd l'effleurement d'un regard sans brutalité, sans culpabilité : on est toujours l'objet de ce qu'on regarde, toujours le sujet d'un autre. On est toujours divisé.

Sur les visages fragmentés, la larme orpheline indexe l'autorité du cadrage ; sépare le corps de l'esprit pour ne plus avoir à toucher le corps afin de penser l'image ; échange le sillon provisoire du mouillé en pur assèchement ; transmue la larme en brûlure. Anne Collier ne met pas l'image en abîme par l'efficacité d'un dispositif, elle retient l'esprit en silence pour l'atteindre, le pénètre plus que le langage ne saurait le faire.

La larme ne se réduit pas à son aspect extérieur, à la brillance d'un récit de souffrance, disparition ou réification. Une larme peut en chasser une autre, cependant que dure la larme, lit immuable où se conserve l'être, malgré les changements, malgré l'absence d'un corps ou le pouvoir d'une coupure.

¹ Nouvelles larmes anciennes



Anne Collier, *Woman Crying #1*, 2016. Courtesy the artist, Anton Kern Gallery, New York ; Galerie Neu, Berlin ; Marc Foxx, Los Angeles ; The Modern Institute/Toby Webster Ltd., Glasgow. © Anne Collier.

L'exposition « Anne Collier » eut lieu au Frac Normandie Rouen du 27 janvier au 25 mars 2018.